désinfection, de réparation et de renouvellement du matériel soient périodiquement nécessaires. Mais il ne se trouvera personne pour s'en plaindre, car les grands-blessés appartiennent avant tout à l'humanité, et la légitime sympathie qu'ils suscitent ne connaît pas de frontières.

Mais cette action en faveur des blessés des nations voisines, n'a point relégué au second plan la sollicitude et les préoccupations en faveur des troupes suisses mobilisées. Du 4 août 1914 au 1^{er} août 1915, il a été expédié aux soldats sous les armes 82,613 chemises, 108,126 bas et chaussettes, 55,791 caleçons, 19,873 ceintures, 28,615 mouchoirs, 17,490 essuiemains, 36,298 mitaines. Depuis que les demandes ont été adressées directement au secrétariat central et non plus aux sections locales, elles ont pu être mieux et plus rapidement servies.

La Suisse ayant été jusqu'ici épargnée dans le tourbillon sanglant qui fait rage tout autour d'elle, la Direction centrale a pu rendre aux sections cantonales et aux samaritains les contributions qu'elle avait dû solliciter pour être prête à toute éventualité.

! Les uniformes du personnel sanitaire ont été fort éprouvés dans bien des cas. Leur remplacement aurait déjà eu lieu si la question d'un nouvel habillement, en harmonie avec le nouvel uniforme suisse gris vert, ne s'était posée et n'avait nécessité des pourparlers encore en cours, en vue d'atteindre une solution satisfaisante.

Le second échange des grands-blessés

(10-28 juillet 1915)

M^{me} Bohny, femme de M. le colonel Bohny, médecin-chef de la Croix-Rouge suisse, qui a accompagné tous les trains de grands-blessés allemands et français comme dame de la Croix-Rouge, a bien voulu rédiger de nouveau¹, à notre

¹ Voy. p. 256.

intention, un récit poignant des transports de ces victimes de la guerre, lesquels ont recommencé du 10 au 28 juillet dernier à travers la Suisse. Nous lui en exprimons une fois de plus toute notre reconnaissance et nous sommes heureux de lui laisser la parole comme à l'un des témoins les plus infatigables et les plus dévoués de cette œuvre de charité internationale qui honore la Croix-Rouge.

« Le deuxième échange de grands-blessés s'est longtemps fait attendre. Souvent annoncé, il fut, par des circonstances imprévues, toujours différé. La Croix-Rouge suisse subit, de ce fait, une dure épreuve ; depuis longtemps le train sanitaire attendait à Berne, après avoir été muni de tout le nécessaire, jusque dans les moindres détails, et cela avec une rare sollicitude.

« Tout à coup arriva la nouvelle que le premier train partirait le 10 juillet. En même temps, le médecin en chef de la Croix-Rouge, qui était parti pour Constance, afin de prendre les dispositions nécessaires, apprit, à sa grande surprise, que, au lieu du millier de Français attendu, il y en aurait 3,000 à rapatrier. En outre, quelques centaines de médecins et environ 3,000 soldats infirmiers, prisonniers en Allemagne, devaient être transportés en France.

« Quant au nombre des Allemands attendus, on ne savait, au début du transport, encore rien de certain. Il fallut donc s'adapter bien vite à ces changements de circonstances. Un deuxième train, semblable au premier, fut par conséquent organisé en toute hâte. Pour le personnel sanitaire, des trains *ad hoc* furent commandés, les fonctionnaires furent requis par le médecin en chef de l'armée, et l'ordre de marche définitivement fixé.

« En attendant, les commissions avaient, à Constance et à Lyon, commencé leur travail. C'est de leur décision que devait dépendre le sort des blessés. Cette fois, cependant, il fut décidé que les deux Etats, la France et l'Allemagne, agiraient selon un plan accepté d'un commun accord, et que, pour assurer une égalité absolue de part et d'autre, on s'en remettrait à des officiers-médecins suisses, MM. le major Suter et le capitaine Gämper ; ceux-ci assisteraient

dorénavant à l'examen médical, qui avait lieu respectivement à Constance et à Lyon.

« Les trains furent organisés d'après les expériences faites lors du premier transport. Comme il avait été reconnu que les invalides ne toléraient la position horizontale que lorsque la gravité de leur état l'exigeait absolument, nous avons réduit le nombre des lits, et, en revanche, augmenté celui des sièges. L'administration des chemins de fer fédéraux eut la délicate attention de mettre à notre disposition des voitures de 1^{re} et de 2^e classe, nous procurant ainsi un espace des plus commode. Nous lui en avons été très reconnaissants. En mettant toutes les places à profit, nous pûmes caser commodément 112 blessés sur des lits et 248 sur des sièges.

« Les principales innovations de nos trains consistaient en rideaux aux portes, pour empêcher les courants d'air, en petites tables pliantes fixées aux parois, en poches au-dessus des lits. Les tuyaux du chauffage, provoquant souvent des accidents, furent couverts en partie par des tabourets servant de table de nuit, en partie par des caisses tenant lieu de marchepied.

« Les lampes électriques dont la lumière, dans les wagons de 3^{me} classe, ne peut être atténuée, furent pourvus d'écrans en étoffe bleue. Au-dessus de chaque brancard fut placé un petit vase de fleurs.

« Dans les voitures de 1^{re} et de 2^e classe, les coussins furent protégés par des couvertures lavables. Pour la sœur de garde dans chaque wagon, on dressa une table pourvue de tout le matériel nécessaire (vaisselle, etc.). Afin d'éviter le danger de la circulation d'un wagon à l'autre, nous avons fait fixer, cette fois-ci, des chaînes qui, en raison de leur emploi facile, furent généralement bien accueillies.

« En vue des dons et cadeaux, nous avons préparé un compartiment spécial. Chaque blessé recevait un sachet destiné à être rempli ; mais l'expérience prouva que compartiment et sachets étaient tout à fait insuffisants pour répondre à l'énorme affluence des dons apportés par notre peuple suisse.

« Le personnel de chaque train se composait d'un major-médecin, commandant en chef, auquel incombait toute la

direction du train ; d'un capitaine-médecin, s'occupant spécialement du traitement des blessés ; enfin d'un secrétaire chargé des écritures soit, en premier lieu, de l'élaboration d'une liste exacte des blessés, réclamée avec insistance par le Comité international de la Croix-Rouge. Ces trois messieurs étaient relayés à Constance après chaque course aller et retour, et cela dans le but de procurer à beaucoup d'entre eux l'occasion de se former à ces fonctions. Douze membres de la Croix-Rouge, pris dans différentes colonnes, étaient à la disposition du commandant. La direction du personnel féminin était confiée à une dame de la Croix-Rouge, à laquelle incombaient l'équipement des trains, le soin du linge et la distribution des cadeaux.

« Dans chaque voiture se trouvait une sœur, de sorte qu'en tout quinze infirmières étaient attachées à chaque train. Celles-ci faisaient, de même que les membres des colonnes sanitaires, deux courses complètes, soit quatre nuits interrompues par une nuit passée à Kreuzlingen.

« Douze sœurs représentaient les établissements d'infirmières existant en Suisse, à savoir les diaconesses de Riehen (Bâle), de la Source (Lausanne), de Salem (Berne), de l'école des infirmières de Zurich, de la maison des sœurs de la Croix-Rouge (Fluntern), de la Croix-Rouge du Lindenhof (Berne), de la maison des sœurs de Baldegg (Lucerne).

« Les autres gardes-malades étaient des dames qui, bien que n'étant pas infirmières de profession, étaient ou bien d'anciennes sœurs ou des samaritaines-chefs, ou qui, par des fonctions quelconques remplies auprès de la Croix-Rouge, s'étaient montrées qualifiées pour ce service.

« De cette manière les établissements d'infirmières purent être moins mis à contribution, d'une part, et d'autre part maint sacrifice trouva sa récompense au sein de la Croix-Rouge.

« Cette innovation soutint parfaitement l'épreuve, et toutes ces dames se sont dévouées sans compter, se montrant entièrement aptes à un service qu'elles n'accomplissaient cependant que passagèrement.

« Les repas avaient été organisés de la façon suivante : les Français recevaient à Zurich du café et du pain blanc,

et à Genève du lait chaud. Les Allemands recevaient un souper à Genève et du café à Zurich. Dans ces deux villes, les organisations de la Croix-Rouge, malgré les courts arrêts qui leur étaient accordés, ont parfaitement et promptement pourvu au traitement des blessés. Il faut reconnaître que, cette fois aussi, la Croix-Rouge de Genève s'est distinguée par son tact et son entier dévouement.

« Ainsi préparés, nous entreprîmes le 10 juillet nos transports à Constance. Ce jour-là, dès 4 heures, commença le chargement.

« Je croyais, au début, que l'homme peut s'habituer à voir de près les misères humaines et à y devenir peu à peu indifférent. Mais non, l'aspect effroyable de tous ces jeunes gens dans la fleur de l'âge, mutilés, estropiés et défigurés pour toute leur vie, vous saisit toujours avec une force nouvelle. On pourrait penser que toute gaieté, tout sourire doit s'éteindre à la vue de tant de misères ; cependant quand on voit avec quel courage et quel sentiment de joie ils se sont résignés à leur sort, on arrive à partager avec eux des heures vraiment bienfaisantes. La perspective de rentrer dans leurs foyers les remplit de bonheur.

« Mourir pour la patrie n'est rien en comparaison d'une vie pleine d'infirmités et de douleurs, comme celle que ces grands-blessés ont en perspective. Cependant, ils marchent avec un courage admirable au-devant d'un si triste avenir.

« Un exemple : Un de nos invalides les plus dignes de pitié était un jeune homme amputé des deux jambes et d'un bras, qui, en même temps, était privé de la vue. J'osais à peine lui adresser quelques paroles de consolation ; mais je fis bientôt la remarque qu'il n'en réclamait aucune ; il causait gaiement avec moi de toutes choses et espérait revoir bientôt celle qu'il aime, sa fiancée. A son arrivée à Lyon sa fiancée vint en effet le prendre au sortir du train. Déchirée de douleur elle perd toute contenance, gémit à haute voix sur l'infortuné. Mais celui-ci lui dit avec un héroïsme inébranlable : « Quoique j'aie tout perdu, mon cœur palpite encore sain et sauf dans ma poitrine. »

« Et la plupart de nos infortunés pensent et parlent

comme celui-là, qu'ils soient Français ou Allemands. Il n'y a pas de paroles assez éloquentes pour exprimer un tel amour de la patrie, ni pour dépeindre un tel esprit d'abnégation.

« Guerre, guerre cruelle, quand finiras-tu ?

« Notre train était bondé : pas moins de 320 grands-blessés étaient répartis dans 15 wagons. Parmi ceux-ci il y en avait de gravement malades, des tuberculeux et des aliénés. Les bonnes sœurs avaient de la besogne en surabondance.

« A peine avons-nous franchi la frontière que des ovations éclatèrent ; une trombe de dons s'abattait sur notre train de station en station. Bientôt nos voitures furent transformées en jardins tout parfumés de fleurs. Tout le long du trajet, des foules enthousiastes nous acclamaient de leurs cris de triomphe, même dans les gares où le train ne s'arrêtait pas. Si l'on n'avait pas eu sous les yeux les malheureux transportés, on aurait pu croire à une marche triomphale de jeunes héros. Tandis que sur les perrons des gares d'arrêt se déroulent les ovations d'une foule toute vibrante, dans les trains mêmes on observe une rigoureuse police.

« Seuls ceux qui ont obtenu du Département politique une carte d'admission, peuvent aborder les voitures et y entrer. Ce sont principalement les agents diplomatiques, les membres de la Croix-Rouge en Suisse, qui jouissent de ce privilège. Ils se rendent utiles par la distribution de dons et de paroles de consolation aux blessés.

« Après avoir quitté Genève, nous approchons de Bellegarde, où les grands-blessés reçoivent la première bienvenue de leurs compatriotes. Aux accords de la *Marseillaise*, le train arrive lentement dans la gare, luxueusement décorée comme aux grands jours de fête ; la troupe présente les armes, toutes les voix se confondent en un seul salut patriotique ; on agite mouchoirs et chapeaux. Nos invalides jettent de préférence leurs regards sur les gracieuses compatriotes qui les couvrent de fleurs.

« Nous avons le grand plaisir de revoir d'anciennes con-

naissances, entre autres le général Brien, ainsi que de pouvoir faire la connaissance du distingué préfet du Département. C'est avec de touchantes paroles que le général s'adresse aux blessés. Le préfet leur fait un plus ample discours. Dans tous les discours que nous avons eu l'occasion d'entendre, d'Ambérieu à Lyon, on rendait à la Suisse un chaleureux hommage, et ce n'est pas sans un certain sentiment de confusion que nous dûmes entendre toutes les louanges adressées à notre patrie et à la Croix-Rouge.

« De Bellegarde nous partons directement pour Ambérieu, où nous attend un copieux déjeuner. Ici aussi ce ne sont que musique, drapeaux, guirlandes et fleurs : quelques monoplans tournaient dans les airs, au-dessus de nos têtes, et nous bombardaient de fleurs et de lettres de bienvenue. Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir saluer à nouveau les aimables dames d'Ambérieu, qui, dans cette importante station centrale, mettent un si grand dévouement à l'accomplissement d'un pénible service.

« Il m'est impossible de décrire la réception qu'on nous fit à Lyon : cette foule innombrable, ces brillants officiers, ces hauts fonctionnaires de toute catégorie, ces nombreuses dames de la Croix-Rouge aux élégantes tenues blanches, cette gare richement décorée, toute cette foule forme un tableau brillant et grandiose. M. Godard, le nouveau sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Guerre, est arrivé de Paris exprès pour saluer les rapatriés. Il le fait dans un langage élégant, entraînant tout le public dans une longue et enthousiaste acclamation.

« Après le champagne d'honneur, les automobiles rentrent en ville, chargés de blessés ; des cuirassiers présentent les armes, les clairons sonnent, la foule salue en poussant des cris d'allégresse, rien ne manque à ce mémorable accueil patriotique. Les officiers suisses ont aussi leur part des ovations populaires : « Vive la Suisse ! » est le cri qui sort de toutes les poitrines à la fois. L'accueil qu'on nous fait est cordial au suprême degré. Ce qui est le plus important, c'est que le médecin en chef de la Croix-Rouge reçoit l'assurance que le Gouvernement français acceptera des conditions

moins sévères pour l'échange des officiers et des sous-officiers. Plus que de longues négociations diplomatiques, les courtes entrevues qui se sont produites à l'occasion de l'échange des grands-blessés, ont procuré à maint officier et sous-officier une grande amélioration de leur sort.

« A l'exception des rapatriés gravement malades, les blessés sont transportés à l'hôpital du Pré-aux-Clercs, aménagé spécialement à cet effet. Avant leur départ définitif pour leur région ou pour des ambulances, on leur offre des rafraîchissements et un repas substantiel.

« La direction est entre les mains de l'habile médecin, M. le major Lochon, qui, avec l'aide de M^{me} Lochon, a admirablement organisé le fonctionnement de cette maison.

« Immédiatement après l'arrivée, on télégraphie aux parents de chaque rapatrié la nouvelle de son arrivée à Lyon. Dès que le maire du lieu natal d'un invalide peut assurer la continuation du traitement médical, il est permis à l'invalide de rentrer dans son foyer !

« Dans une grande salle de l'établissement se trouvent des tables engageantes, garnies de fleurs comme pour convier les malades à un festin. Les membres de notre Croix-Rouge participent aussi à ce copieux déjeuner, dont ils se montrent très reconnaissants.

« L'après-midi, de bonne heure, commence déjà le chargement des blessés allemands, bientôt suivi du départ du train.

« Nous quittons silencieusement la France pour retrouver, en Suisse, la cordiale réception dont nous avons été l'objet en allant. De nouveau les dons pleuvent, les saluts retentissent, cris de joie, mouchoirs et chapeaux qu'on agite ; c'est le signe caractéristique de la réception de jeunes héros blessés, auxquels va toute notre sympathie à quelque nation qu'ils appartiennent.

« Toutes les nuits, d'une station à l'autre, se renouvellent les joyeuses démonstrations que nous avons mentionnées, ainsi que la pluie de dons ingénieusement préparés. Pendant tous les voyages d'aller et de retour, animés d'un enthous-

siaste sentiment de charité, les habitants des contrées que traverse le train accourent vers la gare à n'importe quelle heure de la nuit.

« Nous entrons le matin, à l'heure fixée, dans la gare richement décorée de Constance, aux éclatants accords de la *Wacht am Rhein*. Une foule exubérante, poussant des cris d'allégresse, nous salue, de concert avec des personnages officiels dont nous avons fait connaissance lors du premier échange de prisonniers.

« A la tête de ces derniers figure le prince Max de Bade, qui nous salue comme Suisses, avec une amabilité charmante, puis parcourt le train des rapatriés, adressant la parole à chacun en particulier et lui offrant ainsi le premier salut de la terre natale.

« Ceux qui sont atteints de graves maladies sont immédiatement transportés dans le train sanitaire, les autres conduits par des infirmières et leurs auxiliaires avec une sollicitude toute maternelle, s'avancent lentement vers une immense salle décorée aux couleurs de la patrie, et, réunis dans un même sentiment, ils participent à un banquet solennel. Le décor de fleurs était un généreux don de la grande duchesse Louise de Bade ; l'impératrice avait envoyé un télégramme de bienvenue, qui fut distribué imprimé aux rapatriés allemands.

« Nous autres Suisses, nous fûmes accueillis avec une large et riche hospitalité ; nous passâmes, comme d'habitude, un jour pour nous reposer à Constance, sur les délicieux bords de ce lac que se partagent quatre Etats différents, goûtant les heures les plus agréables, au milieu d'une sympathique et aimable société.

« Du côté allemand, aussi bien que du côté français, nous avons rencontré les plus courtoises prévenances quant à l'échange des blessés, et maint officier français revit sa patrie plus vite qu'il ne l'avait espéré.

« Ainsi partirent, durant trois semaines, toute une série de trains, de Constance pour Lyon et de Lyon pour Constance, offrant toujours le même tableau et provoquant la même sympathie, les mêmes démonstrations, le même cha-

leureux accueil ; mais donnant toujours aussi le spectacle de la même misère : de malheureux mutilés pour la vie que galvanisait la joie de revoir leur patrie. Chaque jour nos compatriotes gagnent de nombreux amis nouveaux ; mais aussi à chaque train le sentiment de deuil devenait plus poignant à la vue de tant de jeunes existences brisées, de tant de jeunes gens mutilés et estropiés pour le reste de leur vie.

« Une fois pendant cette période d'échanges lugubres, deux trains se croisèrent et s'arrêtèrent une demi minute sur la voie, au milieu de la nuit. Des fenêtres se penchent des têtes curieuses, des fleurs volent de part et d'autre. Comme la première fois, l'apostrophe amicale : « Camarades ! » retentit des deux côtés ; là on entonne la *Marseillaise*, ici *Deutschland über alles*. Les trains se remettent en marche et disparaissent dans l'obscurité. Ne sont-ce pas là des fantômes que nous venons de voir, est-ce vraiment la réalité ?

« Les déclarations d'Allemands et de Français étaient en général les mêmes ; de part et d'autre les grands-blessés louaient le traitement des médecins et des sœurs dans les ambulances. En revanche, la vie des camps de concentration était très différemment appréciée ; la plupart des soldats la dépeignaient sous des couleurs sombres.

« Outre les trains de blessés, il y en avait encore d'autres chargés de soldats sanitaires, d'infirmiers et de médecins, présentant des visages pleins de santé, heureux de revoir leurs patries. Au lieu d'infirmières, ces trains de soldats avaient une petite escorte militaire. Les soldats sanitaires venant d'Allemagne furent remis aux autorités françaises à Bellegarde.

« Quelques-uns de nos trains de blessés conduisaient aussi des soldats indemnes, lorsque l'espace des voitures le permettait ; et c'était parfois pour nous un agréable sentiment de diversion, que d'avoir des hommes en bonne santé parmi tant d'invalides.

« Pour terminer, j'indiquerai encore le nombre des rapatriés qui ont passé par la Suisse au mois de juillet :

« Du 10 au 28 juillet ont été expédiés : En Allemagne :

22 officiers, 13 sous-officiers, 632 soldats, 11 médecins, 898 soldats sanitaires et 3 civils.

En France : 35 officiers, 185 sous-officiers, 3,292 soldats, 406 médecins, 3,421 soldats sanitaires et 1 civil.

« Si triste que fut cette mission, nous nous réjouissons cependant d'avoir pu la remplir, et c'est pour nous une grande satisfaction que de recevoir les nombreux témoignages de reconnaissance qui nous sont parvenus chaque jour. Tous les rapatriés sont touchants dans l'expression de leur reconnaissance envers nous et notre Suisse.

« Espérons encore pouvoir reconduire dans leur patrie beaucoup de ces infortunés, qui soupirent après leur famille et leur sol natal. »

M. B.

Ajoutons qu'un nouvel échange de 1,397 grands-blessés français (35 officiers et 118 sous-officiers) et de 312 grands blessés allemands (6 officiers et 31 sous-officiers), a eu lieu du 20 au 23 septembre 1915, et que les différents gouvernements intéressés prévoient *en principe* un échange d'un ou deux trains vers le 1^{er} de chaque mois, à partir de novembre.

WURTEMBERG

La Croix-Rouge wurtembergeoise de 1914-1915 ¹

La guerre, qui éclata en été 1914, révéla bien vite que les préparatifs faits en temps de paix en vue de cette éventualité avaient été bien nécessaires et justifiés, mais ne pouvaient servir que de point de départ à la grande tâche qui se présentait à la Société.

Dans toutes les parties du royaume une grande activité fut déployée en faveur des malades et blessés. Le travail

¹ Voy. aux *Ouvrages reçus*, p. 433.